

00
Klein

L'IMPROMPTU
DE
CAMPAGNE,
COMEDIE
EN VERS ET EN UN ACTE,
Par M. POISSON.



VIENNE EN AUTRICHE,

Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN,
Imprimeur de la Cour de Sa Majesté Imperiale
& Royale.

MDCCLII.

6



ACTEURS.

LE COMTE.

LA COMTESSE, Femme du Comte.

ISABELLE, Fille du Comte & de la
Comtesse.

DAMIS, Ami du Comte.

ERASTE, Fils de Damis.

LISETTE, Suivante.

LUCAS, Jardinier.

FRONTIN, Valet d'Erase.

UN LAQUAIS.

*La Scene est à la Campagne, dans le Château
du Comte.*





L'IMPROMPTU
DE
CAMPAGNE,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.
LISETTE, LUCAS.

L I S E T T E.

DE ce nouveau venu tu n'as pas sçû le
nom,
Les qualités, enfin quel il peut être?

L U C A S.

Non.

Je sçai tant seulement qu'il fait de la dépense,
Qu'il a dans ses façons de la magnificence,
Et son Valet de Chambre est magnifique aussi ;
Car il m'a bien donné pour boire, Dieu merci.
Moi! cela me surprend.

4 L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,

L I S E T T E.

Et pourquoi ta surprise?

L U C A S.

Vous ne comprenez pas, sans que je vous le
dise,
Que selon la coûtume, un valet toûjours prend,
Il donne celui-ci, c'est ce qui me surprend.
Tenez, ce valet là mérite d'être maître.

L I S E T T E.

Mais tu-t'es bien gardé de te faire connoître?

L U C A S.

Bon! il ne m'a pas vû plutôt chez le Fermier,
Qu'il a sçû que j'étois d'ici le Jardinier;
Mais ça n'a rien gâté du tout à notre affaire.
J'ai bien joué mon rôle, & j'ai toûjours sçû fai-
re
Semblant de rien, afin qu'on ne pût soupçon-
ner

Que je venois ici pour les examiner.

L I S E T T E.

Et que t'a dit le Maître?

L U C A S.

Oh pour lui, dès l'aurore
S'est promené, dit-on, & se promene encore,
Et je ne l'ai pas vû; mais son valet, morgué,
Pour me faire jafer, étoit bien intrigué.
Je voulois bien avoir aussi sa conférence;
Tant y a, qu'à la fin j'avons fait connoissance.
Puis demandant bouteille il m'a pris par le bras
Sur

Sur le champ, me difant, allons, pere Lucas,
Mettez-vous là, buvons ensemble, je vous prie.
Ma foi, je n'ai point fait, moi, de cérémonie.
Enfin après avoir bien jaboté, bien bû ;
Car à ses questions j'ai toûjours répondu
Tout autant que j'ai crû devoir y fatisfaire.

L I S E T T E.

Quelles font à peu près celles qu'il t'a sçû faire ?

L U C A S.

Dabord c'est, quel étoit de ce lieu le Seigneur,
Sa famille, son bien, son esprit, son humeur,
S'il passeroit ici la saison toute entiere ?
Je le questionnois de la même maniere,
Et tous les deux enfin nous étions acharnés,
A qui se tireroit le plus les vers du nez :
Mais, malgré tous mes soins, je n'ai pas pû con-
noître

Ce qu'ils faisoient ici, ni quel étoit son Maître.

L I S E T T E.

Avec tout ton esprit tu n'est qu'un animal ;
Car c'étoit justement l'article principal.

L U C A S.

Peut-être que demain j'en sçaurai davantage.

L I S E T T E.

Crois-tu qu'ils vont rester toûjours dans ce Vil-
lage.

L U C A S.

Dame, je ne sçai pas quand ils en partiront.

6 L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,

On ne m'en a rien dit : en tout cas nous ver-
rons.

Je ferons aux aguets : mais dites, je vous prie,
Aurez-vous comme hier, tantôt la simphonie?
Moi, j'entendis cela tout entier du jardin;
Cela me fit plaisir ; c'est un plaisant toxin.

L I S E T T E.

Je ne sçai dans ce jour ce que l'on se propose ;
Si l'on fera musique, ou bien quelqu'autre cho-
se :
Ce que je puis sçavoir, c'est que les plus beaux
lieux
Où l'on est toujours seul, sont beaucoup en-
nuyeux.

L U C A S.

Notre Monsieur le Comte est d'une humeur bi-
zare.

Et voir du monde ici c'est une chose rare.
Quelle sévérité ! tout tremble devant lui,
Jusqu'à Madame même.

L I S E T T E.

Est-ce donc d'aujourd'hui
Que tu t'en apperçois.

L U C A S.

Bon.

L I S E T T E.

Ecoute, il me semble
Oüir quelqu'un venir. Si c'étoit lui?

LU-

COMEDIE.

7

LUCAS.

J'en tremble.

Et je retourne vite au jardin travailler.

LISETTE.

Ma Maîtresse m'attend, & je court l'habiller.

SCENE II.

ERASTE, FRONTIN.

FRONTIN.

C'A parlons une fois en gens sensés & sages.
Ne mettrons - nous jamais fin à tous nos
voyages?

Pour moi je suis bien las, je vous l'ai déjà dit,
D'errer de Ville en Ville, & de même que fit
Un certain Roi Lombard avec le Sieur Joconde,
Depuis assez long - tems nous parcourons le
monde.

Quand pourrons - nous revoir la ville de Paris?

ERASTE.

Nous n'y rentrerons pas sitôt je crois.

FRONTIN.

Tant pis,

Monsieur.

ERASTE.

Comment prétends - tu que je fasse?
Il faut qu'avec mon pere on me remette en
grace,

Et la chose est assez difficile.

A 4

FRON-

3 L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,

FRONTIN.

D'accord ;

Car avec lui je sçai que vous eûtes grand tort.
Il vouloit de sa main vous donner une femme.

ERASTE.

Un autre objet alors avoit frapé mon ame,

FRONTIN.

Vos refus contre vous le firent s'emporter.

ERASTE.

Au panchant de mon cœur pouvois - je résister ?

FRONTIN.

Ensuite d'un ton fier, agité, l'ame émûë,
Il vous dit de ne plus vous offrir à sa vûë.

ERASTE.

J'ai fait voit l'action d'un fils obéissant,
Et me suis éloigné dans le même moment.

FRONTIN.

Oui, mais vous éloignant avec obéissance,
Vous avez écorné diablement sa finance.
De son or enlevé qu'il gardoit avec soin,
Qu'aura-t-il pu penser ?

ERASTE.

Que j'en avois besoin.

FRONTIN.

Fort bien.

ERA.

ERASTE.

C'est pour aider à notre nécessaire,
Une espèce d'emprunt que j'ai fait à mon pere.

FRONTIN.

La peste, quel emprunt ? Monsieur, il me pa-
roît

Que mon dos pourroit bien en payer l'intérêt.

ERASTE.

Laissons tous ces discours, as-tu de ce Village
Sçu quel est le Seigneur ?

FRONTIN.

Oüi, c'est un homme d'âge.

Un guerrier retiré qui vit paisiblement,
En fait de ce séjour tout son amusement,
Il voit fort peu de monde. Une femme, une
fille,

A ce que l'on m'a dit, composent sa famille.

Mais que prétendez-vous ? quel est votre des-
sein ?

ERASTE.

Je vais te l'expliquer. Cette fille, Frontin,
Est, je n'en doute point, la même que j'ai vüe
Lorsque je viens hier près de cette avenuë.

Je la suivis long-tems jusqu'en ces mêmes lieux.

Nulle beauté jamais ne plût tant à mes yeux,

Et je puis t'assurer, quand mes regards parlèrent,

Que les siens & les miens souvent se rencon-
trèrent.

Ensuite, s'éloignant de ce lieu tout-à-fait,

Dans ce même Château je la vis qui rentroit,

A 5

He-

10 L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,

Helas! un peu trop tôt elle scût disparaître,
Et j'ai de grands desirs, Frontin, de la connoître.

F R O N T I N.

Je n'en suis point surpris; à vous voir enflâmé,
Pour quelque objet nouveau je suis accoutumé
Depuis quatre ou cinq mois que vous faites le
Prince,
Et courez à grands frais de Province, en Pro-
vince,

Il faut que vous ayez rendu de tendres soins,
Sans trop exagérer, à cent belles au moins.
Pour celle-ci, Monsieur, quittez votre espérance,
De la voir de plus près, il est peu d'apparence.
Le pere, je le scâis, est rempli de fierté,
Délicat sur l'honneur, ombrageux, emporté;
Ayez de la prudence en cette conjoncture,
Et n'allez point chercher quelque triste avan-
ture.

E R A S T E.

Le poltron! qu'avons-nous à craindre en ce
Château?

F R O N T I N.

Les fossés, m'a-t-on dit, ont quatre piques d'eau,
Je ne puis sans effroi considérer la chute,
Quand je songe qu'on peut y faire la culbute.

E R A S T E.

Mais tu n'as rien appris de plus particulier?

F R O N T I N.

Non, tout ce qu'au surplus on m'a scû détailler,
C'est que ce vieux Seigneur est assez idolâtre
De

COMEDIE. II

De Musique, de vers, de pièces de Théâtre.
 Qu'il a beaucoup de goût pour les anciens Au-
 teurs,
 Qu'il s'entretient souvent de spectacles, d'A-
 ctEURS,
 Et qu'entre la famille il n'est point de semaine
 Où l'on ne représente au Château quelque Scene.

ERASTE.

A ce que tu dis là je fais réflexion.

FRONTIN.

Voici quelque nouvelle iuagination.

ERASTE.

Le Seigneur de ces lieux aime la Comédie?
 L'entreprise, il est vrai, seroit assez hardie.

FRONTIN.

Oui, sans doute, elle l'est.

ERASTE.

Frontin, ne crains plus rien,
 De m'introduire ici je sçai le vrai moyen.
 Un cœur peut tout tenter quand l'amour l'ac-
 compagne.
 Devenons aujourd'hui Comédiens de Campa-
 gne;

L'occasion nous rit, ne t'inquiètes plus,
 Nous pouvons sous ce titre être au Château
 reçus.

FRONTIN.

Il faut vous obéir, & vous êtes mon Maître;
 Mais si quelqu'un alors vient à vous reconnoître,
 Pré-

12 L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,

Prévoyez l'embarras où cela nous mettra.

ERASTE.

Je ne suis point atteint de cette crainte là:
C'est toi qui m'embarrasse.

FRONTIN.

Et pourquoi, je vous prie?

ERASTE.

C'est, je te l'avouerai, que pour la Comédie,
Il faut bien des talens qui te manquent, entre
nous.

FRONTIN.

Parbleu je la jourai, tout aussi bien que vous.

ERASTE.

Ah, te voilà piqué! j'en tire un bon augure.
Ce trait d'ambition me charme, je te jure.
Nous allons donc montrer tout ce que nous va-
lons,

Et dans notre début, va, nous réuſſirons.
Songeons, dès-à-présent, aux noms qu'il nous
faut prendre.

Tu seras Ragotin, moi, je serai Leandre.

FRONTIN.

Ma foi, je ne veux point du nom de Ragotin,
Je suis votre valet, je m'appelle, Frontin.

ERASTE.

Sois ce que tu voudras, pour moi, Frontin,
j'espère
Avec quelque succès remplir mon caractère.

FRON-

FRONTIN.

Vous allez tout de bon faire le Comédien?

ERASTE.

Sans doute.

FRONTIN,

Mais, Monsieur, cela n'est pas trop bien,
Un Noble comme vous jouer la Comédie!

ERASTE.

Crois-tu que la noblesse en puisse être affoiblie?
Va, va, la Comédie est dans tous les états
Une profession qui ne déroge pas.

FRONTIN.

Je suis de votre avis.

ERASTE.

La Comédie est belle;
Et je ne trouve rien de condamnable en elle:
Elle est du ridicule un si parfait miroir,
Qu'on peut devenir sage à force de s'y voir.
Elle forme les mœurs, & donne à la jeunesse
L'ornement de l'esprit, le goût, la politesse.
Tel même qui l'a fait avec habileté;
Peut, quoiqu'on puisse dire, en tirer vanité.
La Comédie enfin, par d'heureux artifices,
Fait aimer les vertus, & détester les vices.
Dans les ames excite un noble sentiment,
Corrige les défauts, instruit en amusant,
En morale agréable en mille endroits abonde,
Et pour dire le vrai, c'est l'Ecole du monde.

FRON-

FRONTIN.

Sur ce pied là, Monsieur, je dirai franchement
Que vous devriez bien l'aller voir plus souvent.

ERASTE.

Ah, ah, vous plaisantez ! mais il nous faut sur
l'heure ;
Pour nous bien travestir, gagner notre demeure ;
De mon projet, Frontin, j'ose tout espérer.
J'entends venir quelqu'un, gardons de nous
montrer.

SCENE III.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

DE notre Jardinier j'ai scû qu'en ce Village
Le jeune homme d'hier a mis son équipage ;
Mais il n'a pû scavoir ni son rang, ni son nom,
Et l'on ne scait s'il est ou Marquis, ou Baron.
Parlons à cœur ouvert, dites - moi d'où peut
naître

Ce desir empresse de vouloir le connoître ;
Sans doute il vous a plû, dites la vérité.

ISABELLE.

Moi ! non ; c'est simplement par curiosité.

LISETTE.

La curiosité, sans vouloir vous déplaire,
Est souvent de l'amour la compagne ordinaire.

ISA-

COMEDIE.

15

ISABELLE.

Ne parle pas si haut, je craindrois qu'en ce
jour. . . .

L I S E T T E.

Vouloir qu'on parle bas ! bon, symptome d'a-
mour.

Pour moi, je l'avouerais, je ne sçaurois com-
prendre

Comment, en moins de rien, notre cœur de-
vient tendre ;

Je ne puis concevoir comment un seul regard,
Jetté sans nul dessein, & conduit par hazard. . . .

Puisse porter au cœur . . par certaine éteincel-
le. . . .

Vous rendriez cela bien mieux, Mademoiselle.

I S A B E L L E.

Lifette, en vérité, tu te mets dans l'esprit
Des choses qui me font un sensible dépit.

Que tu me connois mal de soupçonner mon
ame

D'être en si peu de tems susceptible de flâme !

J'ai vû cet inconnu par hazard un moment,

Et je puis t'assurer qu'il m'est indifférent,

Et pour te découvrir mon ame toute entiere ;

Tu me feras plaisir de changer de matiere,

Je t'en avertis.

L I S E T T E *à part.*

Oui, l'on dissimule ici.

Pour être à deux de jeu, dissimulons aussi.

à Isabelle.

Ah ! puisque vous prenez la chose de la sorte,

Sur

Sur ce chapitre-là, j'aurai la langue morte.
 J'étois fort étonnée, à ne vous rien cacher,
 Qu'un inconnu si tôt eût pû vous attacher;
 Et s'il faut avec vous parler en conscience,
 Le jeune homme, après-tout, n'a pas grande
 apparence,
 Peut-être est-ce la faute aussi de ses habits.

I S A B E L L E.

Point du tout, il étoit assez proprement mis.

L I S E T T E.

Mais il a l'air commun, l'air d'un homme ordi-
 naire.

I S A B E L L E.

Tu t'es trompée, il a l'air très-noble au con-
 traire.

L I S E T T E.

J'ai cependant bien vû sa figure au grand jour;
 Il est vouûté, je crois.

I S A B E L L E.

Que dis-tu? Fait au tour.

L I S E T T E.

Fort bien. Je ne suis pas contre lui prévenuë;
 Mais je le vis sur vous tenir long-tems la vûë:
 Ses yeux ne disent rien du tout.

I S A B E L L E.

Ah! quelle erreur!

Il les a vifs, perçans, ils vont jusques au cœur.

L I S E T T E.

Ah! vous l'avoüez donc! Ma foi, j'en suis fort
 aise;
 En-

Enfin, ce Cavalier n'a rien qui ne vous plaise.

ISABELLE.

Lifette.

L I S E T T E.

Vous l'aimez ?

ISABELLE.

Eh ! non, Lifette, non,

Je ne dis pas cela.

L I S E T T E.

Ne changez point de ton,

Et m'ouvrez, croyez - moi, votre cœur, sans
scrupule,

Je n'ai pas sur l'amour une humeur ridicule,
Et ne suis point de ceux que l'on voit s'acheurter,
A blâmer un penchant que l'on ne peut dompter,
Sur ce jeune inconnu, parlons donc sans my-
stere,

Vous lui plaisez, je crois, comme il a sçu vous
plaire.

ISABELLE.

Hé bien, je t'avouërai, s'il faut t'ouvrir mon
cœur,

Qu'un sentiment secret me parle en sa faveur.

L I S E T T E.

Et voilà justement comme l'amour commence,
Allons, il ne faut plus que faire connoissance.

ISABELLE.

Tu vas un peu trop vite.

L I S E T T E.

Il est vrai que souvent

B

L'ap-

L'apparence est trompeuse ; allons plus doucement ;
 Car, enfin , n'en déplaise à sa belle figure,
 Il pourroit fort bien être un chercheur d'avanture.

I S A B E L L E.

Non, Lisette, je crois qu'il n'a pas l'air trompeur.

L I S E T T E.

Tenez, je le voudrois pour vous de tout mon cœur ;

Mais votre ame se livre à trop d'espoir, peut-être.

Car, si de son côté, lui, voulant vous connoître,
 Va plein de confiance entrer dans ce Château,
 Vous sçavez, comme moi, qu'un visage nouveau,

Déplaît extrêmement à Monsieur votre pere,
 Et qu'il est là dessus d'un humeur si sévère,
 Que celui-ci, sans doute, en voiant son air noir,
 Ne sera pas beaucoup tenté de le revoir.

I S A B E L L E.

C'est tout ce que je crains.

L I S E T T E.

 Votre perem'irrite,
 Il est sans contredit, un homme de mérite,
 Considéré par tout, & plein de probité ;
 Mais j'ai peine à m'y faire encore en vérité :
 Avec ses gros sourcils, dont l'ombrage l'offusque,
 Son maintien imposant, & sa parole brusque,
 Il me surprend toujours: il vous dit tout crûment,
 Ne

Ne dissimule rien, & parle franchement;
 Mais d'un ton si bourru, si plein de véhémence,
 Que quand il dit bon jour, on croiroit qu'il of-
 fense.

En nulle occasion il n'a l'air radouci;
 Qu'on fasse jeu, concert, ou comédie ici,
 Ce sont, vous le sçavez, les seuls plaisirs qu'il
 aime,

Il ne sourit jamais, & c'est toujours le même:
 Pour votre chere mere, elle est tout l'opposé,
 Douce, honnête, polie, & d'une commerce aisé;
 Mais elle fait la jeune, &, ne vous en déplaise,
 De vous voir grande fille elle n'est pas trop aise.
 Mais à propos, je sçai qu'on songe à vous pour-
 voir.

ISABELLE.

Sur quoi dis tu cela?

LISETTE.

Sur ce qu'hier au soir,
 Après qu'on eût soupé, j'entendis votre mere,
 Parler de mariage au Comte votre pere;
 Ils ne me voyoient point, & je crois, par ma
 foi,
 Qu'on vous veut marier, Mademoiselle.

ISABELLE.

Moi?

LISETTE.

Et qui voulez-vous donc ici que l'on marie?
 Dites, serois-ce moi? J'en ferois la folie.

SCENE IV.

LE COMTE, LA COMTESSE,
ISABELLE, LISETTE.

LE COMTE.

Approchons, croyez-moi, de ce feuillage é-
pais,
Pour éviter le chaud, c'est l'endroit le plus frais.

LISETTE.

J'entends, je pense, ici la voix de votre pere;
Je ne me trompe point; suivi de votre mere.

ISABELLE.

Lisette, évitons - les, prenons l'air autre part.

LISETTE.

Oüi, vous avez raison, voyons si le hazard
Feroit venir celui pour qui l'on s'intéresse.
Mais sortons, les voici.

Elles s'en vont.

SCENE V.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

Sçavez-vous bien, Comtesse,
Que le concert d'hier me plût extrêmement.

LA COMTESSE.

Il me plût fort aussi.

LE

LE COMTE.

Je le trouvai charmant,
Et pris fort grand plaisir, Madame, à vous entendre.

J'ai de tout tems été pour la musique tendre,
Et lorsque vous chantiez, certain je ne sçai quoi
S'emparoit de mon cœur.

LA COMTESSE.

Et moi, donc, Comte, & moi.
Je me suis crû revoir dans ma tendre jeunesse,
A quatorze, ou quinze ans.

LE COMTE.

Moi de même, Comtesse.
Après tout, vous & moi, ne sommes pas si
vieux.

LA COMTESSE.

De plus jeunes que nous ne se portent pas
mieux.

LE COMTE.

Quand on devient âgé, c'est l'ordinaire usage
De vouloir se cacher la moitié de son âge,
Je n'ai point le deffaut que l'on a là-dessus.

LA COMTESSE.

Ah! Je suis comme vous, & ne l'ai pas non plus.

LE COMTE.

Par ma foi, je vous vois même air, même vi-
sage,
Que vous aviez du tems de notre mariage.

22 L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,

L A C O M T E S S E.

Que ces tems - là soient près, ou qu'ils soient
éloignés,
Vous êtes à mes yeux tout comme vous étiez.

L E C O M T E.

Mais, comme vous chantez ! Quelle voix neu-
ve & belle !
Quel étoit votre Maître ? Ah ! c'étoit Beauma-
vielle.

L A C O M T E S S E.

Comte, vous vous trompez.

L E C O M T E.

Vous m'avez dit souvent
Que ce fut votre Maître à chanter.

L A C O M T E S S E.

Nullement.
J'ai pû vous avoir dit qu'il montrait à ma me-
re ;
Ma memoire est fort bonne, & ne me manque
guère.

L E C O M T E.

La mienne est bonne aussi, je mé souviens du
jour,
Que je vous déclarai tendrement mon amour,
Pour la premiere fois.

L A C O M T E S S E.

Ah ! j'étois dans l'enfance.

LE

LE COMTE.

Non, non.

LA COMTESSE.

Vous aviez, vous, beaucoup d'expérience.

LE COMTE.

Mais je vous épousai, le fait est bien certain,
 Quinze ou seize ans après le passage du Rhin,
 Et vous aviez alors

LA COMTESSE.

Comte, laissons - là l'âge.

LE COMTE.

Et vous aviez alors

LA COMTESSE.

Parlons du Mariage

Qu'avec ce vieux ami vous avez résolu.
 Dites, qu'en fera-t-il?

LE COMTE.

Je crois qu'il est rompu,

Et vous àvriez

LA COMTESSE.

J'en suis chagrine pour ma fille,
 Car c'étoit des grands biens jettés dans la fa-
 mille.

Quelle raison a-t-il?

24 L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,

L E C O M T E.

Nous pourrons le sçavoir
Dans ce jour; il m'écrit qu'il arrive ce soir,
Et qu'il m'entretiendra de quelque circonstance
Qui le fâche très-fort touchant cette alliance.

L A C O M T E S S E.

Son fils, à ce qu'on dit est aimable, bien fait.

L E C O M T E.

C'est de cette façon qu'on ma fait son portrait,
Et lorsque cet ami que j'aime avec tendresse,
Car je l'ai fort connu dans ma tendre jeunesse,
L'un l'autre, nous étions même des plus unis,
Et si nous n'avons pû nous rejoindre depuis,
C'est que chacun a fait différemment la guerre;
Quand je servois sur mer, il servoit, lui, sur
terre.

Madame, si bien donc que quand je le revis
Il me dit qu'il n'avoit uniquement qu'un fils,
Moi, je lui repondis que j'avois une fille,
Que par là nous pourrions unir chaque famille.
L'hymen fut entre nous de la sorte arrêté,
Il me dit que son fils nous seroit présenté;
Cinq mois se sont passés, je partis pour ma
terre

Sans entendre parler ni du fils ni du pere,
Et je reçus hier la lettre en question.

L A C O M T E S S E.

Comte, cela mérite un peu d'attention;
Il ne faut pas donner votre fille Isabelle
Sans sçavoir si l'époux peut être digne d'elle.
Cette fille, Monsieur, mérite un sort heureux,
Elle est sage, bien née.

L E

LE COMTE.

Elle tient de nous deux.

LA COMTESSE.

Certainement, Monsieur, il faut bien qu'elle
en tienne.

LE COMTE.

Il est peu de beauté, ma foi, comme la sienne.
Elle a fort de mon air, je le dis franchement.

LA COMTESSE.

Et cela pourroit-il, cher Comte, être autre-
ment?

Vous fûtes de tout tems seul objet de ma flâ-
me,

Je n'ai connu que vous.

LE COMTE.

Je le sçai bien, Madame.

LA COMTESSE.

Et jamais ma vertu n'a fait aucun écart.

LE COMTE.

C'est ce qui m'a toujours surpris de votre part;
Car les femmes par fois. . . .

LA COMTESSE.

Comte, qu'allez-vous dire?

LE COMTE.

Qu'une femme fidelle est digne qu'on l'admire.
Je vous admire aussi.

LA COMTESSE.

Je le mérite un peu.

LE COMTE.

Corbleu, je parirois cette main dans le feu,
Que mon honneur par vous n'a reçu nulle hon-
te.



26 L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,

LA COMTESSE.

Vous me faites trembler avec vos sermens,

Comte.

Voici ma fille.

SCENE. VI.

LE COMTE, LA COMTESSE,
ISABELLE, LISETTE.

LE COMTE.

HE bien, que ferons nous ce soir ?
Quel divertissement pourrions-nous bien avoir ?
Nous eûmes tout le jour hier de la musique,
Je l'ai dit à Madame; elle étoit magnifique;
Mais comme il faut un peu varier son plaisir,
Que ferons-nous, voyons ?

ISABELLE.

C'est à vous de choisir.

LE COMTE.

A vous bien divertir toujours je m'étudie.
Il nous faudroit jouer toute une Tragedie.

LISETTE.

Toute une Tragedie est bien longue, ma foi.

LE COMTE.

Elle ne sçauroit l'être assez encor pour moi.
Pour ne plus s'affervir à la regle commune,
Je voudrois qu'on en fit en six actes quelqu'une.

LISETTE.

Ce seroit hazarder beaucoup assurément.

Tel qui n'en fait que cinq, en fait trop bien sou-

vent.

LE

COMEDIE.

LE COMTE.

Que veulent ces gens-ci ?

ISABELLE.

Qu'apperçois-je, Lisette !

SCENE VII.

ERASTE, FRONTIN, LE COMTE,
LA COMTESSE, ISABELLE,
LISETTE.

ERASTE.

Notre entrée en ces lieux, est peut-être in-
discrete ;
Mais ce ne seroit pas remplir notre devoir,
Si nous manquions, Monsieur, à l'honneur de
vous voir.

LE COMTE.

De tant de complimens, Monsieur, je vous dis-
pense.

LISETTE.

L'accueil du pere est froid, adieu la connois-
sance.

LE COMTE.

Mais, Monsieur, sçachons donc qui vous êtes
enfin.

ERASTE.

Il faut vous satisfaire, & c'est bien mon dessein.
Nous allons à Paris, & venons d'Allemagne.
Nous sommes en un mot Comédiens de Cam-
pagne.

ISA-

ISABELLE.

Lifette!

LE COMTE.

Comédiens, dites-vous?

FRONTIN.

Oüi, vraiment.

LISETTE.

Je crois qu'il entre ici quelque déguisement.

LE COMTE.

Parbleu je suis charmé d'une telle aventure.
Je suis grand amateur de pièces, je vous jure,
Et puisque vous voilà, vous nous divertirez,

ERASTE.

Nous ferons là-dessus tout ce que vous voudrez.

FRONTIN.

Tout ce qui dépendra de notre ministère
Vous est offert.

LE COMTE.

Quel est, vous, votre Caractère?

ERASTE.

D'ordinaire ce sont les Amans que je fais.

LE COMTE.

Et vous, Monsieur?

FRONTIN.

Et moi je suis pour les Valets.

LE COMTE.

Je suis ravi qu'ici le hazard vous adresse.

Nous aurons du plaisir; qu'en dites-vous Comtesse?

LA COMTESSE.

Moi, j'en prendrai beaucoup, & je le dis sans fard,

LI-

COMEDIE.

29

L I S E T T E.

Nous espérons aussi d'en prendre notre part.

L E C O M T E.

Nous jouïons quelquefois ici la Comédie;

Nous nous entretenions même de Tragédie

Quand vous êtes venus.

F R O N T I N.

Nous sommes trop heureux.

Que le sort . . . le hazard . . . & que selon
nos vœux . . .

E R A S T E.

Tu veux' toujours parler; ne songe qu'à te
taire.

Et qu'à jouïer le rôle ici que tu dois faire.

L E C O M T E.

Que pourriez - vous jouïer?

F R O N T I N.

Mais si je ne dis mot

On va croire, Monsieur, que je ne suis qu'un sot.

E R A S T E.

Au contraire. S'il faut vous jouïer du tragique,
Je

L E C O M T E.

Comme vous voudrez, sérieux, ou Comique,

Je me souviens d'avoir vû jouïer autrefois,

Le Crispin médecin aux Comédiens François;

Il n'est point pour bien rire, une pièce pareille.

Quel en est donc l'auteur?

E R A S T E.

Elle est de

F R O N T I N.

De Corneille.

L E

LE COMTE.

Comment ? Que dites-vous ? Vous vous moquez, je croi,

ERASTE.

Ah, le boureau ! . . . Monsieur . . . Et malheureux tais toi !

C'est qu'il veut plaisanter. En fait de Comédie,
Le talent de Monsieur est la Bouffonnerie,
Et le stile comique est si fort de son goût,
Qu'il ne peut s'empêcher de bouffonner - par
tour.

Pour ne vous pas donner de Scenes rebattuës,
Car les pièces, je croi, vous sont toutes con-
nuës,

Nous allons vous jouër seulement un morceau
Entre Monsieur & moi qui paroîtra nouveau.

LE COMTE.

Volontiers, écoutons.

ERASTE.

Ce n'est pas du tragique,
Mais l'ouvrage est traité d'un goût tragi - co-
mique.

LE COMTE.

Comment l'appellez vous ?

ERASTE.

C'est l'Amant déguisé.

LISETTE.

Ce titre promet fort.

ERASTE.

Ton rôle est fort aisé,

Tu le sçais dès tantôt.

FRONTIN.

Soïez en assurance.

L I.

L I S E T T E.

A l'Amant déguisé, ça prêtons du silence.

E R A S T E *allant au fond du Théâtre &
revenant avec Frontin.*

Ah! Moron, c'en est fait, tu me vois amoureux.

F R O N T I N.

Peut-on sçavoir l'objet qui captive vos vœux.

E R A S T E.

Helas! C'est un objet tout charmant, tout ai-
mable,

Qui ne sçait pas encor le tourment qui m'ac-
cable.

F R O N T I N.

Avec elle, Seigneur, ayez un entretien.

E R A S T E.

Hé! Comment puis je, hélas! en trouver le
moyen?

Elle est dans son Palais sans cesse retirée,

Jamais aucun mortel n'y peut avoir entrée.

C'est dans le doux espoir de la voir un moment

Que je me fers ici de ce déguisement.

Je voudrois l'assurer de ma tendresse extrême,

Lui dire qui je suis, lui prouver que je l'aime;

Mais je n'osé compter sur un si doux dessein.

Voudra-t-elle accepter & mon cœur & ma
main?

Voudra-t-elle au milieu de tel qui l'environne,

Répondre à l'espérance où mon cœur s'aban-
donne?

Crois-tu qu'elle m'entende, & que dans mon
ardeur

F R O N-

FRONTIN.

Il faudroit qu'elle fût des plus sourdes, Seigneur,
 Ou si vos soins enfin, croiez en ma parole,
 Ne scauroient la toucher . . . Il faut qu'elle
 soit folle.

ERASTE.

Ah! respecte, Moron, cet objet plein d'apas.

FRONTIN.

Je le respecte aussi, Seigneur, n'en doutez pas,
 Et bien loin d'insulter au trait qu'Amour nous
 lance,

Souffrez que je réponde à votre confiance.

Je vais bien vous surprendre. Apprenez en ce
 jour,

Que je sens comme vous le pouvoir de l'A-
 mour.

Comme vous je voudrois que celle qui m'en-
 fâme

Pût scavoir à quel point elle enchante mon ame.

A la Princesse enfin vous donnez votre cœur,

Et moi je suis épris . . . de sa fille d'honneur.

Mais dans ces lieux enfin. Que prétendez vous
 faire?

ERASTE.

Attendre si le sort à mes vœux moins contraire,

Pourra me procurer les fortunés instans,

Où je puisse en secret. . . .

FRONTIN.

Seigneur, je vous entends.

Et si vous m'entendez, je commence à com-
 prendre

Que tel qui nous entend pourroit trop nous en-
 tendre,

Finis-

Finissons l'entretien, cessons, & dans ce jour,
Pour ne rien hasarder, laissons agir l'Amour.

LE COMTE.

Fort bien, Messieurs, fort bien.

LISETTE.

La Scene a sçu me plaire

FRONTIN.

C'est un petit essai de notre sçavoir faire.

LE COMTE.

Vous avez du mérite, & je jure ma foi
Que vous serez reçûs dans la Troupe du Roi.
Qu'en dites - vous ? parlez.

LA COMTESSE.

Monsieur a la voix tendre,

Et prononce à merveille.

ISABELLE.

Il se fait bien entendre.

LA COMTESSE.

Il faut que ces Messieurs soient quelques jours
ici.

Comte, qu'en pensez-vous ?

LE COMTE.

Je le veux bien aussi.

LISETTE.

Pendant ce tems, Monsieur, peut à Mademoi-
selle

Apprendre à bien joüir quelque Scene nouvelle.

ERASTE.

Je m'en ferai toujourns un sensible plaisir.

LE COMTE.

Songez donc pour ce soir, Messieurs, à nous
choisir

C

Quel-

34 L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,

Quelque morceau brillant, de goût, de caractère.

Un ami dans ce jour doit venir à ma Terre;
De cet amusement nous le régalerons.

ERASTE.

Nous ferons pour cela tout ce que nous pourrons.

SCENE VIII.

LES ACTEURS PRECEDENTS,
UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, dans votre Cour il entre un équipage.
A six chevaux, avec. . . .

LE COMTE.

C'est notre ami, je gage.

Allons le recevoir.

SCENE IX.

ISABELLE, LISETTE, ERASTE,
FRONTIN.

LISETTE.

Nous, restons, croïez-moi.

ISABELLE.

Si mon pere revient.

LI-

COMEDIE.

35

L I S E T T E.

N'aiez aucun effroi.

E R A S T E.

Je ne sçai pas comment vous prendrez une ruse
Où vous seule avez part ; vous êtes mon ex-
cuse.

L'Amour m'a suggeré ce trait ingénieux,
Pour me pouvoir sans risque offrir à vos beaux
yeux,
Et vous offrir un cœur qui fait son bien suprê-
me,

D'être à vous à jamais.

F R O N T I N.

Et moi j'en dis de même.

I S A B E L L E.

Lisette, je ne sçai où j'en suis.

L I S E T T E.

Les rufés!

F R O N T I N.

Nous sommes, il est vrai, deux Amans dégui-
lés.

I S A B E L L E.

Je ne sçai point, Monsieur, répondre à ce lan-
gage;

De ces sortes d'aveux j'ignore encor l'usage,
Et vous me permettez ici de n'écouter
Que ce que le devoir à mon cœur doit dicter.

E R A S T E.

Ah, charmante Isabelle!

L I S E T T E.

Il n'est pas nécessaire
 D'en dire davantage, & j'entends votre affaire.
 Avant que se livrer à trop de sentimens,
 Il faut un peu voir clair, & connoître les gens.
 Qu'êtes vous, s'il vous plaît? si j'en crois l'apparence. . . .

E R A S T E.
 Mon vrai nom est Erasste, & je suis de naissance.

F R O N T I N.
 De plus, riche héritier. Oh! c'est un fait certain.
 Moi, je suis son valet, & m'appelle Frontin.

E R A S T E.
 Je serai riche un jour, mais les biens que j'espere,
 Ne sont rien si je n'ai le bonheur de vous plaire.

F R O N T I N.
 Riche, sans contredit, de plus d'un million.
 Nous avons de ce bien pris un échantillon;
 Mais nous ne l'avons plus: cela s'use si vite!
 Nous prenons le parti de retourner au gîte.

L I S E T T E.
 Vous aviez donc quitté le séjour paternel?

F R O N T I N.
 Oüi; mais pour un sujet simple & tout naturel.
 Son cher pere Damis, un peu vif & sévère. . . .

L I S E T T E.
 Que dites vous, Damis? Quoi ce seroit son
 pere?
 FRON-

FRONTIN.

Hé! vraiment oui, c'est lui! le connoissez-vous?

LISETTE.

Non.

Mail il me semble avoir ouï nommer ce nom
Au Comte.

ISABELLE.

Je ne sçai.

FRONTIN.

C'est un vieux Militaire,
Et qui s'est même acquis du renom dans la
guerre.

LISETTE.

Justement le voilà c'est ce même Damis
Connu du Comte, il est de ses anciens amis.

ERASTE.

Seroit-il bien possible! Ah! pardonnez, Ma-
dame,

Ce mouvement de joye où s'emporte mon ame.
Tout semble ici donner quelque espoir à mon feu;
Mais puis-je m'y livrer, si je n'ai votre aveu?

ISABELLE.

J'ai beaucoup de panchant à vous croire sin-
cère;

Mais mon aveu n'est rien sans celui de mon
pere.

Eraсте, si de lui vous pouvez m'obtenir,
Isabelle aussi-tôt ne sçaura qu'obéir.

SCENE X.

LUCAS, ERASTE, ISABELLE,
LISETTE, FRONTIN.

LUCAS.

Je vous cherche par tout.

LISETTE.

Et que veux-tu nous dire ?

LUCAS.

Une nouvelle, allez, qui vous fera bien rire ;
Mais aussi faudra-t-il me récompenser bien :
Car sans cela, tenez, je ne vous dirai rien.

LISETTE.

Dépêche, nous verrons, que viens-tu nous ap-
prendre ?

LUCAS.

Bellement.

ISABELLE.

Parle donc.

LUCAS.

C'est que je viens d'entendre
La conversation du Comte avec celui,
Qui pour le venir voir arrive d'aujourd'hui.
Dame, il faut que ce soit quelqu'un de consé-
quence.

LISETTE.

Après.

LUCAS.

Ils ont parlé de vous & d'alliance,
Et j'ai fort bien compris, les entendant jaser,
Que

Que ce grand Monsieur - là, vient pour vous
épouser.

ISABELLE.

O Ciel!

ERASTE.

Ah quel revers! ô fortune cruelle!

FRONTIN.

A quel prix as-tu mis cette belle nouvelle.

LUCAS.

Je vois qu'elle vous a tous rendu soucieux.
Mais je ne sçavois pas

LISETTE.

Va-t'en, tu feras mieux:

Nous n'avons point affaire ici de ta présence,
Messager de malheur.

LUCAS.

La belle récompense!
Il s'en va.

SCENE IX.

LES ACTEURS PRECEDENTS

hors LUCAS.

LISETTE.

Nous en parlions tantôt de ce projet formé;
Et voilà mon soupçon tout-à-fait confirmé.

ERASTE.

Cet hymen est pour moi, Madame, un coup de
foudre.

C 4

ISA.

I S A B E L L E.

Aux volontés d'un pere il faut bien se résoudre.
Puis-je faire autrement ?

E R A S T E.

Quelle fatalité !
Mon cœur s'applaudissoit de sa félicité :
Un favorable espoir s'en rendoit déjà maître ;
Et dans le même instant je le vois disparaître.

I S A B E L L E.

Je vois que vous m'aimez, & je plains votre
sort ;

Mais, Erasste, il faut bien sur soi faire un effort.

E R A S T E.

Hé, le puis-je, Isabelle, après vous avoir vûë ?
Je mourrai de douleur.

I S A B E L L E.

Que mon ame est émûë !
Retirez-vous, Erasste... & si nous étions vûs...

L I S E T T E.

Ciel! voilà votre pere.

I S A B E L L E.

Ah! nous sommes perdus.

E R A S T E.

Ne vous démontez pas, & foyez hors de peine,
Faisons semblant ici de jouer une Scene.

I S A B E L L E.

Et laquelle? parlez, je tremble de frayeur.

L I S E T T E.

Commencez, nous sçavons tout Moliere par
cœur.

ERA-

ERASTE. *se jettant aux pieds d'Isabelle,
& lui prenant la main.*

Ah! belle Alcmene, il faut que comblé d'alle-
gresse

ISABELLE.

Laissez, je me veux mal de mon trop de foiblesse.

SCENE XII.

LE COMTE, ISABELLE, ERASTE,
LISETTE, FRONTIN.

LE COMTE.

Comment donc

ERASTE.

Nous faisons la répétition
D'un assez beau morceau choisi d'Amphitriou.
Mademoiselle jouë Alcmene par merveille.

LE COMTE.

Et pourquoi diable prendre une piece pareille?
Je ne la puis souffrir.

ERASTE.

C'est cependant par tout,
Un chef d'œuvre approuvé de tous les gens de
goût.

LE COMTE.

Hé si donc, un chef d'œuvre, où l'on couvre de
honte

Un Général d'armée, & qu'un rival affronte.

Corbleu, si j'eusse été ce Général Thebain.

Jupiter n'eût jamais péri que de ma main.

C 5

Oui,

42 L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,

Oui, bien loin de souffrir qu'il fit chez moi le
maître,
Je l'aurois fait d'abord sauter par la fenêtre.

FRONTIN.

Monsieur, allons nous en.

ERASTE.

Cet homme est singulier.

LISETTE.

Gardez-vous, croyez-moi, de le contrarier.

FRONTIN.

Retirons-nous.

LE COMTE!

Cherchez quelques Scenes nouvelles,
Où l'on parle d'affauts, de Forts, de Citadelles,
Ou de combats sur Mer: voila du ravissant.

FRONTIN,

Oui, cela pourroit être assez divertissant.

SCENE DERNIERE.

DAMIS, LE COMTE, LA COMTESSE,
ISABELLE, ERASTE, LISETTE,
FRONTIN.

LA COMTESSE.

Comte, nous vous cherchions. Approchez,
Isabelle,
Et saluez Monsieur.

DAMIS!

Une fille si belle

Doit faire le bonheur de celui qui l'aura,
J'en suis certain.

FRON-

FRONTIN.

Monsieur, vous allez faire là

Une sottre figure.

LA COMTESSE.

Hé bien, la Comédie

Va-t-elle commencer ? Sera-t-elle jolie ?

DAMIS.

Quoi, du spectacle aussi ? Madame, en vérité,
J'appelle votre terre un séjour enchanté.

ERASTE.

Ah ! c'est mon pere ! ô Ciel !

FRONTIN.

Cela n'est pas croyable ?

Et vraiment oui ce l'est. Ah ! voici bien le dia-
ble !

ERASTE.

Ciel ! Comment nous tirer de ce triste embar-
ras ?

FRONTIN.

Je n'en sçai rien.

LE COMTE.

Hé bien, vous ne commencez pas ?

FRONTIN.

Pardonnez - moi, Monsieur C'est que
nous voulons faire . . .

Une Scene d'un fils qui reconnoît son pe-
re . . .

DAMIS.

Je crois voir . . .

FRONTIN.

Nous voulons que le pere surpris . . .

De rencontrer aussi . . . de son côté son fils . . .

Atten-

Attendrissant les cœurs ... par leur reconnoissance ...

L E C O M T E.

C'est un galimathias que tout ceci, je pense.

E R A S T E.

Et cédant aux effets ... d'un tendre mouvement ...

Ah! que cela va faire un spectacle touchant!

D A M I S.

Je ne me trompe point.

E R A S T E.

Ah! c'est trop me contraindre,
Et je vois à présent qu'il n'est plus tems de feindre.

Ah! Monsieur, permettez qu'embrassant vos genoux,

J'ose vous supplier d'écouter

D A M I S.

Levez-vous.

I S A B E L L E.

Lifette.

L I S E T T E.

La rencontre est d'assez bon augure.

L E C O M T E.

Que veut dire ceci! Quelle est cette aventure?

L A C O M T E S S E.

Qu'avez-vous donc, Monsieur, qui vous rend si surpris?

D A M I S.

Je dois l'être en effet: je trouve ici mon fils.

L I S E T T E.

Son fils? Mademoiselle!

DA-

D A M I S.

Oui, la chose est certaine.

I S A B E L L E.

Ciel!

F R O N T I N.

Voilà justement une nouvelle Scène.

L A C O M T E S S E

Je n'en puis revenir.

L E C O M T E.

Ceci me surprend, moi :

C'est un événement qu'à peine je conçois.

E R A S T E.

Le hazard en ces lieux m'a fait voir Isabelle,
Et mon ame charmée

D A M I S.

Et c'étoit aussi celle
Que je vous destinois. Je veux bien oublier
Tout le passé, mon fils, & nous réconcilier.
Mais quel étoit le but d'un telle conduite ?
Quel projet aviez - vous ?

F R O N T I N.

De devenir Hermite

D'abandonner le monde, & fuir ses plaisirs
vains . . .

D A M I S.

Vraiment, vous aviez là de louables desseins !
Mais comment accorder cette belle retraite,
Avec trois cens louis ôtés de ma cassette ?

F R O N T I N.

L'or séduit quelque fois; mais nous le mépri-
sions :Et tous les jours, Monsieur, nous nous en dé-
faisions.

DA-

D A M I S.

Comte, voilà ce fils dont je pleurois l'absence,
Et qu'enfin je revois contre toute espérance;
La Fortune & l'Amour semblent en ces momens,
Travailler de concert pour unir deux Amans.

Au Comte.

Serrons de si doux nœuds : & dans cette journée,
D'Isabelle, & d'Erafte achevons l'Himénée.

L E C O M T E.

Il est beau Cavalier, dans sa taille bien pris,
Je n'aurois jamais crû que ce fut votre fils.

D A M I S.

J'ai donné ma parole, & suis sûr de la sienne;
Il faut fans différer

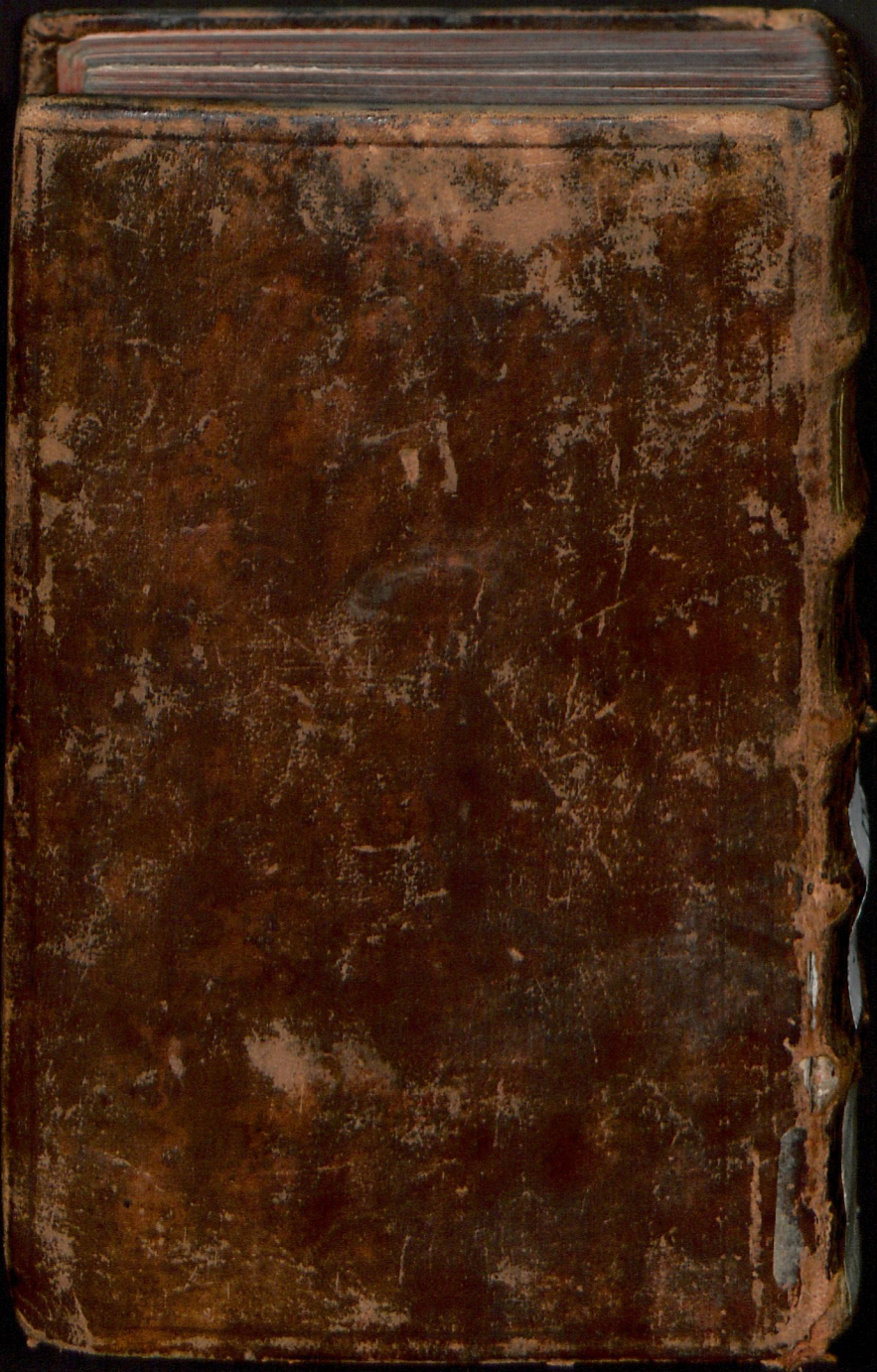
L E C O M T E.

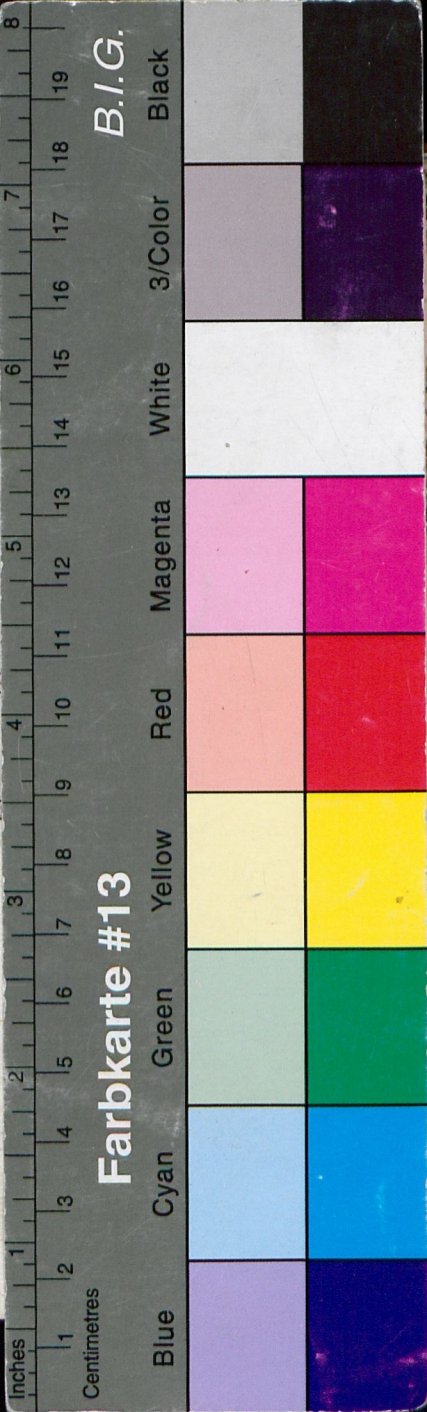
Je vous tiendrai la mienne.
Et pour que cet Himen se termine au plutôt,
Allons dans mon château faire tout ce qu'il
faut.

F I N.









L'IMPROMPTU
DE
CAMPAGNE,
COMEDIE
EN VERS ET EN UN ACTE,
Par M. POISSON.



VIENNE EN AUTRICHE,
Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN,
Imprimeur de la Cour de Sa Majesté Imperiale
& Royale.

MDCCLII.

6